SEVERE

La ménagerie Wilson s'étendait entre deux autres loges dans la principale avenue du Parc royal.

C'était le matin. Une toile imperméable déroulée devant l'entrée du contrôle, fermait l'entrée de l'établissement ; à peine quelques promeneurs s'arrêtaient-ils devant les tableaux suspendus le long de la ménagerie et représentant les drames du déserts.

Le jour, passant difficilement par les étroites ouvertures ménagées dans le toit éclairait l'intérieur d'une lueur douteuse. Un profond silence planait sur les galeries qui s'allongeaient, vides et tristes, avec leurs sombres draperies, ainsi que sur l'interminable file de cages où, derrière les barreaux, les fauves dormaient encore.

Seul, — dans l'étroit espace qui courait le long des cages et réservé aux employés, — un chien, couché sur une loque veillait ; mais on l'eût cru atteint d'une maladie étrange, car il s'agitait continuellement, fixait d'un regard égaré des êtres imaginaires ou mordait furieusement dans le vide.

Cependant, relégué à l'autre bout de la loge, un vieux lion de l'Atlas veillait aussi. C'était une noble bête, portant mieux que tout autre, malgré sa vieillesse, la royauté que l'homme lui a donnée. Certes, pendant longtemps, il avait dû aider à la gloire du dompteur ; mais les années lui avaient pris sa force, et ce n'était plus qu'un vieillard inutile qu'on avait placé là pour l'y laisser mourir.

Un clair rayon de soleil, se glissant par une ouverture du toit, errait capricieusement sur sa noire crinière. Le roi du désert, les yeux graus ouverts rêvait.

Peut-être revoyait-il, dans les temps disparus, les plaines sablonneuses où bondit l'antilope ; peut-être se retrouvait-il sortant d'une caverne mystérieuse, après les chaleurs du jour, pour chercher dans les bois sa nourriture du soir...

A ce moment, une voix d'enfant se fit entendre.

Une petite fille de quelques années à peine, la mine toute réjouie, apparut dans la loge, et se plaçant devant la cage du lion :

— Bonzou, Sévère ! dit-elle.

Le vieux fauve abaissa sur elle un regard plein d'amour, puis, approchant la tête des barreaux de sa prison, il laissa la ricuse enfant tirailler sa crinière en tous sens. Ces deux êtres s'aimaient. Si, pour la pauvre bête oubliée, cette enfant inconsciente était l'unique joie, la petite fille préférait aux autres animaux ce vieux lion, désormais inutile, qui se livrait à ses caprices et lui léchait les mains.

Puis l'enfant continua sa route le long des cages ; mais tout à coup, elle s'arrêta effrayée, n'osant plus avancer. Le chien, la gueule entr'ouverte d'où s'échappaient des flots d'écume, venait de se lever, pris d'une folie furieuse, parcourut au galop le côté de la loge, déchirant les draperies, mordant les boiseries.

Ce bruit éveilla les fauves qui, sentant avec le réveil l'aiguillon de la faim, commencèrent à réclamer leur nourriture à grands éclats de voix. Sévère se dressa sur ses pattes de derrière, mais subitement, par oubli d'un employé, sans doute, la porte la cage s'ouvrit et le lion, entraîné, se trouva libre dans la ménagerie.

Les bêtes hurlaient dans leur retraite tandis que l'enfant, épouvantée par ce bruit inaccoutumé et par l'étrange aspect du chien, restait tremblante, ne pouvant plus marcher, la terreur peinte sur le visage.

Etonné, Sévère s'arrêta ; puis apercevant dans la toile qui entourait la loge un faible rayon du jour qui passait par une déchirure, il marcha vers celui-ci. D'un coup de griffe, la toile s'ouvrit jusqu'au sol, et par le trou béant, un flot de lumière envahit la ménagerie, et les arbres, la terre, le ciel apparurent aux yeux du fauve qui recula saisi.

Sévère sembla grandir, sa queue battit fièrement ses flancs, et, sans même jeter un regard à l'intérieur, le roi du désert s'appretait à bondir.

Au même instant, un cri déchirant retentit. Sévère se retourna ; le chien, après avoir déchiré ou mordu tout ce qu'il avait trouvé à sa